Pietilä, Tuuliki – *Gossip, Markets and Gender*

Marie-Aude Fouéré

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafraicaines/14261>

DOI : 10.4000/etudesafraicaines.14261

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2011

Pagination : 279-280

ISBN : 978-2-7132-2297-9

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Marie-Aude Fouéré, « Pietilä, Tuuliki – *Gossip, Markets and Gender* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 201 | 2011, mis en ligne le 26 avril 2011, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafraicaines/14261> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafraicaines.14261>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

© Cahiers d'Études africaines

Pietilä, Tuuliki – *Gossip, Markets and Gender*

Marie-Aude Fouéré

RÉFÉRENCE

PIETILÄ, Tuuliki – *Gossip, Markets and Gender. How Dialogue Constructs Moral Value in Post-Socialist Kilimanjaro*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2007, 241 p., ill., bibl., index.

- 1 C'est au travers des paroles échangées au cours des interactions quotidiennes que les individus construisent des représentations de la réalité sociale. Voilà le postulat théorique constructiviste, aujourd'hui classique en sciences sociales, suivant lequel Tuuliki Pietilä aborde son terrain et poursuit son travail sur les valeurs morales en Tanzanie contemporaine. Loin d'être un ensemble normatif stable et clos, la moralité est abordée comme une production dialogique à plusieurs voix au travers de laquelle les frontières entre bien et mal, entre légitime et illégitime sont discutées et renégociées en permanence. Les énoncés moraux ne sont pas non plus appréhendés comme le monopole d'une catégorie d'agents lettrés, mais comme des productions continues de tous les acteurs de la société. Professeure en anthropologie sociale à l'Université d'Helsinki, travaillant sur les questions de genre et sur les activités de commerce en Afrique, Tuuliki Pietilä propose un angle d'approche original pour saisir les perceptions locales des nouvelles pratiques économiques et sociales et de leurs conséquences, comme la mobilité sociale, l'enrichissement ou les évolutions du rôle des femmes dans une Tanzanie sortie depuis maintenant une vingtaine d'années du socialisme nyérériste qui l'avait fait connaître hors de la sphère africaniste. Les ragots (*gossip*) et les bavardages (*casual talks*) sur le commerce, l'argent ou la réussite, en tant qu'ils constituent des types d'énonciation où, selon les termes de l'auteure, ce « dialogue moral » se donne à voir, constituent l'axe d'entrée de l'objet de la recherche. Les histoires racontées autour d'une bière dans un bar, les remarques criées d'un stand de tomates à un stand de maïs sur la place du marché, les conversations qui se tiennent

dans l'espace domestique, entre la cuisine enfumée et la cour bordée de bananiers sont les matériaux à partir desquels l'auteure restitue la nébuleuse de concepts swahilis qui sont articulés pour énoncer des imaginaires moraux : la honte (*aibu*), l'intelligence (*akili*), l'honneur/le respect (*heshima*), la ruse (*ujanja*), l'avidité (*tamaa*), ou encore l'éloquence (*mdomo*). Le terrain a la particularité d'être mené dans une région de Tanzanie – la ville de Moshi et ses alentours, au pied du mont Kilimandjaro, dans le nord du pays – où les populations ont très tôt été intégrées aux circuits de production et de commerce. Les nouvelles conceptions de la richesse et du travail liées aux contextes économique, politique et social actuel, marqués par l'entrée de plain pied dans l'économie de libre marché et la libéralisation de la vie politique, ne peuvent être détachées du temps long de l'enracinement des populations chagga dans ces circuits commerciaux, mais aussi de leur résistance aux tentatives de nivellement socio-économique des années 1960-1970. Par ailleurs, les énoncés recueillis à la ville et au village, parmi des citoyens ordinaires, doivent être confrontés au discours officiel de légitimation du profit individuel qui est diffusé par les sphères politiques et médiatiques. Au plan théorique, l'auteure se démarque explicitement des approches de type fonctionnaliste classiquement déployées dans les études sur l'objet « ragot ». Plutôt que de se demander quelle serait la fonction du commérage pour la société étudiée ou pour les individus qui le mettent en œuvre – question dont la réponse se décline selon trois modalités : une forme de réaffirmation constante de la norme sociale et des valeurs collectives pour le bon maintien de l'ordre (Gluckman 1963)¹; un instrument de résistance et de critiques utilisé par les groupes subordonnés à l'encontre du pouvoir officiel (Scott 1985)²; ou une manière de définir le groupe en redessinant en permanence les frontières de l'appartenance (ceux qui suivent la norme) et de la non-appartenance (White 2000)³ – Tuuliki Pietilä élargit son champ d'analyse aux réponses (verbales ou non) de ceux qui en sont l'objet pour mieux saisir comment les ragots fonctionnent comme un dialogue indirect en plusieurs temps et à plusieurs voix sur les normes et les valeurs de la modernité capitalistes. Quand un individu se sait l'objet de ragots, et que par conséquent sa réputation est en jeu, il ne reste jamais indifférent, et entreprend d'agir en conséquence. C'est le cas de Mama Njau au chapitre 3 : commerçante riche et influente, connue de tous au marché, cette entrepreneur aux comportements très éloignés des normes de la féminité en vigueur (elle a le verbe haut et pratique l'humour, boit de la bière en compagnie de ses amis hommes et rentre tard chez elle le soir, vit loin de son mari qui a fondé un nouveau ménage à Nairobi) est l'objet des cancans locaux, particulièrement sous la forme d'accusation en sorcellerie. La rumeur explique sa réussite par le recours à des forces occultes, et notamment le sacrifice d'un de ses enfants. Mama Njau répond à sa réputation controversée en cherchant à construire une image publique d'elle-même qui réponde aux qualités morales valorisées dans sa communauté, à savoir celle d'une épouse qui continue à entretenir des relations de respect soumis et de confiance avec son époux pourtant lointain ; celle d'une mère qui, soucieuse de ses responsabilités, prend soin de ses enfants. Tuuliki Pietilä retrace avec finesse l'histoire personnelle de Mama Njau, et l'ensemble des autres cas présentés dans l'ouvrage, en rendant compte de l'espace polyphonique dans lequel s'insèrent les propos, publics ou privés, qu'un individu tient sur lui-même. Cette étude proprement ethnographique, qui plonge le lecteur dans la fabrique des façons de faire et des façons de penser sur un terrain restitué avec précision, jongle habilement avec les échelles d'observation et d'analyse (cas personnels, famille, communauté locale, nation tanzanienne) pour proposer des

réflexions creusées, appuyées par un argumentaire serré touchant à des objets d'études variés, sur le rôle de la parole dans la présentation de soi et dans la production des valeurs morales collectives.

NOTES

1. M. GLUCKMAN, *Order and Rebellion in Tribal Africa: Collected Essays with an Autobiographical Introduction*, London, Cohen and West, 1963.
2. J. C. SCOTT, *Weapons of the Weak: Everyday Forms of Peasant Resistance*, New Haven, Yale University Press, 1985.
3. L. WHITE, *Speaking with Vampires: Rumor and History in Colonial Africa*, Berkeley, University of California Press, 2000.